

UNIVERSITÉ DE NANCY

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

14 NOVEMBRE 1912

UNIVERSITÉ DE NANCY

SÉANCE DE RENTRÉE

DE

L'UNIVERSITÉ

DE NANCY

14 NOVEMBRE 1912



NANCY

IMPRIMERIE A. COLIN, 41, RUE DES QUATRE-ÉGLISES

—
1913

Paroles prononcées par M. le Doyen Auerbach lors de la levée du corps de Louis Benoist-Hanappier, devant la maison mortuaire, le 26 juillet 1912.

Il y a douze ans, Louis BENOIST-HANAPPIER publiait un petit recueil de vers qu'il intitulait : « A l'ombre de la Mort ». Ce titre n'était pas une bravade de poète débutant qui joue à la désespérance — l'auteur était dans sa vingt-sixième année — ; il révélait en toute sincérité son état d'âme. BENOIST-HANAPPIER sentait projetée sur lui l'ombre de la mort. Mais il a vécu, il a voulu vivre comme quelqu'un qui croit aux œuvres et à la vertu de la vie.

Lorsqu'il nous arriva ici, au mois d'octobre 1909, nous fûmes pris de doute à voir son visage exsangue et émacié, animé seulement d'yeux extraordinairement brillants, si ses forces physiques suffiraient à la lourde tâche qui attend en notre Faculté les professeurs de littérature allemande, tâche sous laquelle son collègue Albert LÉVY allait, quelque mois après, momentanément défaillir. Mais BENOIST-HANAPPIER était armé d'une énergie morale et d'une volonté de servir qu'il voua, sans marchander, à ses fonctions et à ses étudiants. Les titres et les dons scientifiques, il les apportait ; il avait conquis l'agrégation après un stage en Sorbonne où l'indépendance de son humeur et de sa critique l'avait parfois mis en conflit avec le verbe du maître. A la Fondation Thiers, il avait achevé ses thèses, élaborées au cours de voyages en Allemagne et en Espagne. Entre temps, il s'était essayé à la pratique professorale au lycée Buffon, au lycée Michelet où il prit contact avec la difficile clientèle des classes parisiennes ; au lycée de Caen, et enfin, à celui d'Orléans, sa ville natale. Ces périodes d'enseignement furent espacées par des « congés d'inactivité pour raisons de santé », rubrique qui figure trop souvent sur sa notice. Ces congés d'inactivité — au sens administratif du terme — furent pour BENOIST HANAPPIER des phases de travail personnel : c'est alors qu'il se familiarisa plus pleinement avec les choses d'Allemagne, embrassant tout le

mouvement intellectuel depuis l'ère classique jusqu'aux manifestations contemporaines les plus novatrices et les plus hardies. C'est de ces dernières qu'il semble s'être épris d'abord : de là son livre sur le *Drame naturaliste en Allemagne*, couronné par l'Académie française ; de là son étude sur le vers libre, *die freien Rythmen in der deutschen Lyrik* — car il écrivait l'allemand avec la même aisance, la même élégance que le français — ; de là ses articles sur quelques représentants de l'école naturaliste du *Jüngstdeutschland*. Mais plus récemment il avait fait retour à Gœthe : ses leçons publiques sur la *Vieillesse de Gœthe* formeront la matière d'un ouvrage de haute tenue, si, comme nous l'espérons, ses notes sont recueillies.

BENOIST-HANAPPIER — c'est là une de ses originalités — traitait la littérature en lettré, sans ambition de philosophe, d'esthète ou d'historien politique. Cette conception de l'enseignement lui gagna d'emblée la confiance de ses élèves : il affina leur goût et leur style ; il les éleva au-dessus de l'empirisme pédagogique qu'on a appelé la méthode directe, au-dessus de la préparation mécanique aux examens ; il leur apprit à penser mieux encore qu'à parler l'allemand.

Ses étudiants, il s'inquiétait d'eux sur son lit de malade ; il attendait avec impatience ces jours-ci le résultat des premières épreuves du concours d'agrégation. Et, comme par une ironie du destin, l'annonce d'un succès honorable, succès auquel il avait contribué, survint quelques heures seulement avant qu'il s'éteignît.

Les candidats admissibles, qu'une convocation pour aujourd'hui même empêche de se trouver ici, m'ont demandé de lui porter l'hommage de leur gratitude : ils l'ont vu à la peine l'an dernier, quand M. Albert Lévy fut contraint au repos, et que BENOIST-HANAPPIER seul, en doublant son labeur, assumait la direction du « séminaire » germanique.

Ce surcroît de fatigue ne l'aurait pas abattu si au même moment il n'avait été atteint au plus profond de son être.

Ceux qui ont eu l'honneur de connaître M^{me} BENOIST mère ont été les témoins d'un spectacle touchant, d'une communion d'âme et d'esprit entre elle et ce fils que, depuis sa plus

tendre enfance, elle continuait en quelque sorte à défendre contre la mort, ne persistant elle-même à vivre que pour cela.

Tu fis

Tant et tant que la mort dut te laisser ton fils....
 Tu songes : quoi ! ne l'ai-je à la mort arraché
 Que pour être à sa croix, lui aussi, attaché ?
 Pour moi, comme autrefois, ta tendresse s'alarme :
 Je suis toujours pour toi une cause de larmes.

Il était aussi une cause de réconfort et de fierté. Ce fut un renouveau et comme un bail avec l'espoir, que l'entrée dans l'enseignement supérieur, et les parents firent le sacrifice de s'exiler loin du milieu familial pour couvrir cet enfant destiné à une belle carrière. Ils eurent le bonheur de voir ses mérites presque aussitôt reconnus par une promotion flatteuse : le titre de professeur adjoint devait attacher définitivement BENOIST-HANAPPIER à son foyer scientifique.

BENOIST HANAPPIER a survécu dix mois seulement à sa mère, dix mois pendant lesquels il a languï : après un séjour hivernal à Menton, il était rentré dans la petite maison endeuillée du Clos Olry, où son excellent père, avec une merveilleuse robustesse physique et morale, l'entoura d'une sollicitude maternelle. Nous tous, lors de nos visites à notre ami, nous admirions, je ne dirai pas : sa résignation, mais sa sérénité, son stoïcisme sans aigreur ni raideur, stoïcisme à la française. Ce sentiment que nous surprenions en conversant avec lui, notre collègue l'avait fortifié, en méditant « en marge de Nietzsche », en élaborant des *philosophèmes*, son testament et sa profession de foi. Dans ce volume, paru cette année même, le thème de la mort défraie maint chapitre : mais de quelle plume dédaigneuse, avec quel détachement à la fois hautain et souriant il est traité ! — BENOIST-HANAPPIER avait pris — c'est encore une de ses expressions — « l'habitude de mourir ».

C'est pourquoi il a si bien rempli sa trop courte existence ; il s'était tracé son programme et fixé son idéal. Citant ce passage de Gustave FREYTAG où est défini le rôle du professeur d'Université : « Le plus beau privilège du professeur d'Université consiste en ce qu'il ennoblit les âmes de la génération prochaine, non seulement par son savoir, mais encore par sa

personnalité », BENOIST-HANAPPIER ajoute : « D'elle-même notre personnalité tend déjà à se développer, à s'affirmer, à s'affermir ; aidons-y. Rendons-la lumineuse, et laissons-la rayonner, et soyons certains que beaucoup viendront se réchauffer, s'éclairer à sa flamme ; et que cette certitude soit notre meilleure récompense ; et même n'en cherchons pas d'autre ».

Cette récompense, BENOIST-HANAPPIER l'a obtenue, l'a goûtée. Ses élèves de l'Université, ceux de l'École nationale des Eaux et Forêts l'attestent. Et ses collègues — dont la plupart sont déjà dispersés par les vacances — savent avec quelle conscience, quelle probité, quel talent aussi il s'est acquitté de son métier. Je lui adresse, au nom de tous, le suprême témoignage de reconnaissance et d'affection. Et puisse ce témoignage adoucir la douleur d'un père dont la vieillesse est si cruellement éprouvée.

B. AUERBACH.
